
ORDRE DES AVOCATS

AU CONSEIL D'ÉTAT ET A LA COUR DE CASSATION

Éloge de
Jacques Henry Simon

DISCOURS

prononcé le 13 décembre 2011

à l'audience solennelle de rentrée

de la

Conférence du stage des avocats au Conseil d'État et à la Cour de cassation

par Monsieur Raphaël Dokhan

Premier secrétaire de la Conférence

Avocats au Conseil d'Etat et la Cour de cassation morts pour la France !

1939-1945 !

Jacques

Henry

Simon !

1946-2011

Depuis 1946, chaque année la famille de la Conférence, a appelé Jacques Henry Simon.

Simon.

Ce nom séquestré entre deux dates, n'a jamais été un assemblage de phonèmes alignés,

Mais au fil des rentrées solennelles,

ce mort,

parmi les nôtres,

a semblé devenir un mot parmi les autres.

Une *invocation* devenue *évocation*.

Un appel...qui sonnait dans le vide.

On avait beau insister, depuis 65 ans,

Chaque année,

au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation,

ça ne répondait pas.

Jacques Henry Simon semblait définitivement...absent.

Disparu en 1944,

Jacques Henry Simon répondait

Absent à Fresnes où il fut déclaré décédé mais où son corps ne fut jamais retrouvé,

Absent au Mont Valérien où son nom ne figure pas parmi les listes d'exécutés...

Absent des listes d'exécutés d'Arras...

Absent des listes de déportés...

Absent à Senlis, à Bruxelles, en Allemagne où des prisonniers de son groupe ont été transférés

Et aujourd'hui ?

Jacques Henry Simon paraît avoir disparu de partout ailleurs.

Car la mémoire manque de mémoire et s'amourache de ces Symboles qui, en étanchant les consciences, frustrant la Réalité,

Et l'Histoire, comme un Moloch, plus humain que démoniaque, engloutit ses enfants et ceux qui l'ont enfantée.

Pourtant, la France n'oublie pas tous ses héros.

Chaque nuit, De Gaulle, général des Ombres, descend de son Etoile pour être exposé sur la façade du Grand Palais.

Jean Moulin, est désormais entré ici et partout ailleurs.

Gabriel Péri, d'Estienne d'Orves, Henri Frenay, à la plupart d'entre eux, on leur a fait, au moins, une petite place...

Mais Jacques Henry Simon, continue, lui, de « *rest[er] clandestin jusque dans la gloire¹* ».

Et la « *Place Jacques Henry Simon* », condamnée à rester une station du Métro-Fantôme, un lieu de rendez-vous pour amoureux imaginaires.

Oui, les rues de Paris, depuis longtemps repues des libertés qui les traversent, ont, elles aussi, oublié de lui dire merci.

¹ L'expression fut prononcée par Georges Bidault à l'occasion du premier hommage national rendu à la mémoire de Jean Moulin à Béziers le 6 octobre 1946, cité par Daniel Cordier in « *Jean Moulin, la République des catacombes* », Gallimard, 1999, p. 15.

Certes, une plaque commémorative le mentionne au 21, Boulevard de Beauséjour où il vécut.

Mais le trottoir étroit, une grille et la végétation en font un inconfortable et périlleux lieu de recueillement,

Et quand passants trop vite passés,

nous *passons* devant ces plaques qui en blanc portent le deuil de ceux qui se sont élevés en tombant,

c'est pour offrir une pensée, une *petite* pensée,

si vite recouverte par le flot amnésiant du cours des choses.

Un auteur de ce temps s'attristait d'avoir perdu de vue un de ses amis d'enfance,

il se demandait si cet ami était « *parti tout entier* » s'il était « *entré corps et âme dans les histoires qu'on raconte*² ».

Madame le Représentant de Monsieur le Garde des Sceaux,
Monsieur le Président du Conseil constitutionnel,
Monsieur le Vice-Président du Conseil d'Etat,
Monsieur le Premier Président de la Cour de cassation,
Monsieur le Procureur général près la Cour de cassation,
Mesdames et Messieurs les Présidents,
Mesdames et Messieurs les Hauts Magistrats,
Mesdames et Messieurs les Bâtonniers,
Monsieur le Président,
Mesdames et Messieurs,

Jacques Henry Simon, serait-il

parti tout entier,

serait-il *entré*

corps et âme,

dans les histoires...qu'on ne raconte pas ?

² Céline, « *Mort à Crédit* », Bibliothèque de la Pléiade, Romans, I, p. 901.

Son histoire, comme toutes les autres, a commencé bien avant lui.

L'histoire de Jacques, c'est d'abord l'histoire d'une famille.

De son grand-père, Antonin Simon, qui quitta la Bourgogne pour s'établir au milieu du XIX^e siècle dans le Tarn, à Labruguière, petite ville Ronde et Rose, blottie au pied de la Montagne Noire, dans la province de Castres et de Mazamet, au pays des Albigeois et de Jaurès.

Son père Henry Simon, un industriel du Tarn, qui fabrique des Tarbouches, des Chéchias et des bérets.

Henry Simon, homme politique, Républicain de tradition catholique mais anti-clérical, a des idées : « *très troisième République* »,

Des lunettes rondes et une petite barbe : « *très troisième République* ».

Sa mère est une parisienne du Boulevard des Italiens.

Cette grande blonde rigoureuse à la grande générosité est profondément catholique et dévouée à la figure de la Vierge.

Pour elle la Madone, c'est la main tendue et protectrice peinte par Antonello de Messine.

Mère dévouée à Marie,

Père épris de Marianne,

Père provincial,

Mère parisienne,

Ce 29 septembre 1909,

à 7 heures du soir,

dans la commune de Labruguière,

naît un petit échantillon de France.

Ce même jour où au Salon d'Automne à Paris, on célèbre Maillol et Bourdelle dans cette époque qui avait encore le droit de se dire Belle.

Dès l'âge de 6 mois, Jacques monte à Paris.

Pour Jacques, ses parents ont tout préparé : le couffin, le berceau, le parc.

Mais Jacques n'est pas venu les petites mains vides.

Pour son père, Jacques a apporté un siège de député.

Jacques s'installe dans l'appartement parisien, au 6^e étage, escalier A, du 21, Boulevard de Beauséjour.

Là où ses parents s'étaient dit qu'ici ils seraient bien, avec Jacques et Berthe, sa grande sœur,

Que face aux frondaisons du bois de Boulogne, dans ce Paris champêtre de l'ancien village d'Auteuil, ce serait un bel endroit pour le bonheur des Simon.

Si vous voulez une idée de la décoration de l'appartement des Simon...retournez-
donc au Musée d'Orsay !

Vous y verrez la « *Rixe sur le Chantier* » de Rouault qui y était exposé.

Des Redon, des Marquet...tous ces peintres étaient exposés à Beauséjour.

Et tous ces peintres venaient à Beauséjour pour retrouver leur ami Henry Simon, le père de Jacques.

Jacques grandit avec ce père intellectuel, passionné d'art et de littérature qui passe pour un original dans les couloirs du Palais Bourbon.

Ses collègues moquent ses goûts d'avant-garde et ses deux Van Dongen qui ornent son bureau.

Sa mère, pour le monde c'est Adrienne Simon.

Pour la gouvernante allemande de Jacques, c'est « *Muter* ».

Pour le tout petit Jacques, qui a vite fait de croiser la langue allemande à l'esperanto des chaises d'enfant, ce sera « *Mouta* ».

Cette grande lectrice qui exige le silence complet à table n'a de cesse de répéter au petit Jacques, comme d'une soupe pour l'âme, « *Prends un livre !* »

Jacques ? c'est encore ce garçon au visage rond et gracieux que l'on voit poser sur un tableau dans le salon de Beauséjour avec sa tenue dentelée et son col Claudine.

1914-1918 :

Jacques met en scène la seule véritable guerre propre : celles des soldats de plombs qui, à la nuit tombée, regagnent leur réserve de verre, pour veiller sur ses rêves de petit garçon.

Très tôt, Jacques goûte aux délices de la vie culturelle et mondaine, de la vie parisienne.

En matinée, représentation en loge au théâtre...des marionnettes du Jardin du Ranelagh.

Et en fin d'après-midi, goûters organisés au Palais Bourbon pour les enfants de députés.

Jacques ne néglige pas pour autant sa condition physique : patins à roulettes dans le jardin du Ranelagh mais surtout de longues marches dans Paris auxquelles sa mère soumet Jacques pour renforcer cet enfant plutôt fragile.

Accoudé sur le parapet du balcon de Beauséjour, les mains dans les poches, la mèche goguenarde, les yeux circonspects, culottes courtes, bottes montantes, Jacques a dix ans.

Son père, à nouveau père d'un petit Claude, a depuis peu été nommé ministre de Georges Clemenceau.

Non pas à la tête d'un « *ministère de la Culture* » comme le regrette son ami Guillaume Apollinaire, mais au portefeuille des Colonies³.

Bientôt, dans la Galerie des Glaces, on signe le Traité de Versailles.

Dans cette foule virile, en tout et pour tout, deux femmes.

La Présidente américaine et la mère de Jacques.

Clemenceau a demandé à la mère de Jacques de venir faire la conversation à Madame WILSON.

Madame Simon a dû ce jour délaissier le Goncourt de l'année, signé par son auteur préféré, un certain « *MARCEL PROUST* ».

³ Ministre du 16 novembre 1917 au 19 janvier 1920, voir B. Yvert, (dir.), « *Dictionnaire des ministres 1789-1989* », Ed. Perrin 1990, p. 486, où il est présenté comme un « *industriel extrêmement cultivé* ».

Par son anglais parfait, ses manières d'ambassadrice elle fait face à cette descendante de la princesse amérindienne Pocahontas, Madame Woodrow Wilson qu'on surnomme déjà la « *première femme président des Etats-Unis* ».

La mère de Jacques assiste aussi au spectacle, dans cette Galerie des Glaces, comme elle le confiera plus tard à ces petits-enfants, de négociateurs « *allemands blêmes* ».

Elle ne sait pas encore que dans ces conciliabules de grands hommes se joue, déjà, l'avenir de son petit garçon.

De son petit garçon qui le 14 juillet 1919 assiste depuis l'hôtel de la Marine au défilé de la victoire.

29 juillet 1919.

Ce n'est pas le directeur de Cabinet de Clemenceau qui écrit à la mère de Jacques,

C'est le directeur de l'Ecole communale de Jacques qui l'invite à la remise des prix de son fils sur l'esplanade du Trocadéro :

« *Madame, J'ai le plaisir de vous annoncer que grâce à son travail, à son mérite et à l'affection de ses camarades Jacques a obtenu les prix suivants* ».

Une remise de prix ?

Non. Un triomphe romain.

1^{er} prix de calcul ! de Sciences ! d'Histoire et Géographie.

Son sens politique est aussi déjà très affirmé : Jacques emporte le prix de bonne camaraderie à l'écrasante majorité des élèves du CM2 A.

Et, enfin, ce qui aura aussi quelque incidence plus tard, Jacques décroche le 1^{er} prix d'honneur et...

le premier prix de morale...

Plus tard, à Janson, Monsieur Vacquant, son professeur de Mathématiques, relève une « *aptitude au dessus de la moyenne* ».

« *Excellent* » en composition française, son professeur de Sciences physiques note que Jacques « *aime à creuser une question* ».

Monsieur Maury son professeur d'Anglais lui reproche de se « *fié[r] un peu trop à sa facilité* ».

Quant à ce Professeur qui prétend lui enseigner l'Histoire, sans doute Jacques ferait-il bien de ne pas suivre son conseil :

« *Intelligence vive qui gagnerait beaucoup à être disciplinée* »...

Sitôt ses baccalauréats obtenus, Jacques n'aura pas longtemps la joie de les fêter.

Le 2 décembre 1926, Jacques a à peine 17 ans.

Son père qu'on pressentait pour le Perchoir, s'effondre au Palais Bourbon, en pleine séance, terrassé par une crise cardiaque.

La mère de Jacques, qui du jour au lendemain a perdu l'homme de toute sa vie, va rester pendant 10 jours cloîtrée dans sa chambre à Beauséjour,

elle aussi, c'est le cœur...

Avec son aînée d'un an Berthe, Jacques, 17 ans, doit s'occuper de tout : organiser les obsèques, répondre aux sollicitations du téléphone...

A vrai dire ces appels du téléphone n'occuperont pas Jacques bien longtemps...

La mère de Jacques le répètera longtemps après : « *Du jour au lendemain, il a cessé de sonner* »...

Alors partout les plumes rayent le nom « *Simon* » de toutes les listes d'invités.

Orphelin de père, Jacques ne s'effondre pas.

De cette Apocalypse, Jacques fait une deuxième Genèse.

Et il accolera le prénom de son père.

Son nom ne sera plus Jacques mais Jacques Henry.

Jacques va poursuivre l'action politique de son père,

Celle que ne lui a pas permis de mener sa courte vie,

Comme s'il était parti la rattraper,

pour prolonger cette vie *au-delà* de la vie.

A 17 ans, Jacques est féru de philosophie mais s'inscrit en Droit à la Faculté de Paris.

Devant les cours de René Demogue, de Henri Capitant, Jacques partage les bancs de ses amis Georges Debray, et Janine Alexandre-Debray.

Des amis que, quand l'été arrive, avec ses amis Morax et Canoni, il emmène de la Montagne Sainte-Geneviève à la Montagne Noire qui domine la vallée du Thoré et sa maison du Tarn qui mérite bien son nom : Le Parc.

Jacques, amoureux des idées, est un jeune homme qui arbitre ce qu'il appelle :

« les pacifiques dialogues juridiques auxquels ont coutume de se livrer les différents lobes de mon cerveau quand je les laisse divaguer en toute liberté⁴ ».

Mais Jacques ne veut pas laisser ses idées souffler en haut de la rue Soufflot, voir ses idées entrer au Panthéon des théories juridiques.

Il veut leur donner des pieds, des mains, une bouche : les siens.

Dans ses yeux, repose ce silence rêveur des penseurs

Et dans son regard, couve l'énergie des faiseurs...

Jacques, c'est un être *« contemplatif »*.

A 20 ans et 1 mois Jacques prête donc serment d'avocat.

Alors, tous les matins, Jacques quitte son 16^e pour un quartier encore aujourd'hui, il est vrai, peu prisé par les cabinets d'avocats aux Conseils : la Butte Montmartre.

Dans ce Montmartre du début des années 30, où les Poulbot jouent dans les rues,

Le Montmartre de Mistinguett, qui n'était déjà plus une danseuse,

Celui d'Utrillo, qui était déjà un grand peintre,

Celui de Céline, qui n'était encore *qu'un* grand écrivain.

Ce n'est pas l'atelier de Braque que Jacques rejoint tous les matins.

⁴ Jacques Simon, *« Essais de quelques idées sur la notion de légalité particulièrement au Droit positif Français »*, p. 11, thèse soutenue le 9 juin 1934, Université de Paris, Jean Morax, 1934.

C'est l'atelier d'Edmond Coutard, qui avec sa barbe à la Rodin, et son accent sarthois, dans ce grand bureau où trône le Port de Marseille de Kisling, lui apprend comment, au burin du temps, on sculpte les moyens de cassation.

Des clients, Jacques ne voit encore que les feuilles volantes des dossiers.

Mais pour ce jeune collaborateur, jamais les arrêts qui les condamnent, les pourvois qui les font espérer et les mémoires qui les défendent n'en font des justiciables de papier.

Après une pause de deux ans, pour s'occuper de l'entreprise familiale, Jacques bien vite revient aux affaires, à *son* affaire : devenir avocat aux Conseils.

Alors Jacques participe à notre Conférence.

Avant la clôture des séances de Conférence, hier comme aujourd'hui, les candidats donnent leur avis sur la question posée.

Jacques, quoique d'un tempérament réservé, n'est pas de ceux qui assis au fond de la Bibliothèque de l'Ordre se contentent de répondre par oui ou par non.

Jacques motive toujours ses choix.

Brièvement. Nettement. Et avec humour.

Car Jacques sous ses dehors sévères aime à cultiver cet air désinvolte, cet humour ravageur.

Un humour en toute chose qui n'est jamais l'énergie du désespoir, celle des sourires entendus, la « *griserie du dégrisement* », un nihilisme à visage jovial.

Non, pour lui c'est un adjuvant de l'essentiel.

Et Jacques, qui décidément ne perd jamais une élection, un an avant Rivero, deux ans avant Vedel, ses compatriotes du Sud-Ouest, est désigné secrétaire de la Conférence, 4^e secrétaire, juste après qu'on eut désigné Copper-Royer, Roques et Rebeyrol.

Mais Jacques n'assistera pas aux réunions préparatoires⁵ entre secrétaires qu'organise Rebeyrol avec la nouvelle promotion à la Bibliothèque et aux séances de Conférence qui s'ensuivent.

Car dans la même année, stage achevé, thèse soutenue, Jacques intègre l'Ordre des avocats aux Conseils.

Dans un vieux volumineux livre noir, on lit le compte-rendu manuscrit de délibérations de 1934, on y découvre le nom de son prédécesseur, Eugène Baliman, la confirmation qu'il remplit bien toutes les conditions d'admission et la promesse d'une belle carrière.

Alors Jacques s'installe au 44, Quai de Passy, quand le Quai de Passy était loin de recevoir le nom du plus jeune Président des Etats-Unis, John Fitzgerald Kennedy.

Mais le Quai de Passy est déjà l'avenue du plus jeune avocat aux Conseils.

Celle de Jacques Henry Simon qui, à 25 ans à peine, signe déjà ses mémoires.

Alors, tous les matins, par la Rue des Vignes et l'avenue de Lamballe, Jacques rejoint son cabinet pour travailler ses dossiers, seul avec l'aide d'une secrétaire.

Petite, la charge n'en est pas moins lourde.

Jacques surprend ses amis.

Lui qu'on voyait comme un garçon brillant, dont l'esprit naturellement délié n'inclinait pas à l'effort, se met à passer des nuits à faire et à refaire des mémoires.

A travers son regard qui élève tout, aucune question, aucune affaire n'est *petite*.

Jacques va vite devenir l'avocat aux Conseils des mutilés de 14-18.

Au 44 quai de Passy c'est alors le défilé d'anciens combattants.

Jacques devient l'avocat aux Conseils des « *gueules cassées* », l'avocat de la veuve et de l'orphelin de guerre.

⁵ V. Jean Copper-Royer, « *Eloge de Jacques Rebeyrol* » prononcé lors de l'Assemblée générale de l'association, le 3 juillet 1953

Et à 28 ans, lorsqu'il brigue avec succès un mandat de conseiller d'arrondissement il signe fièrement sa profession de foi de sa profession de cœur : « *Jacques Simon, Avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation* ».

Bien vite les affaires reprennent.

Pas les siennes, qui ne font pas de son cabinet le plus grand pourvoyeur de pourvois.

Mais les grandes affaires, les affaires du monde, celles qu'on avait cru enterrer en 1919 et dont les ardeurs mortifères trépignent.

Jacques profite de ces derniers instants dans sa loge de l'Opéra où il réunit ses amis devant la dernière représentation d'Aïda.

C'est ce Jacques qu'on voit à Labruguière dans un film muet parlant, sur ce noir et blanc plein de couleurs, tourner la manivelle du filet de tennis comme d'un moulin à vent, faire mine de prendre des airs importants face à la caméra, comme pour signifier que le seul regard porté sur lui qui compte vraiment, c'est le sien.

1939, Jacques est mobilisé et part ; le chrysanthème au fusil.

A Paris, Jacques fait ses adieux à sa gouvernante qui rentre en Allemagne.

Il est déjà cet homme avec ses petites lunettes rondes et ce regard un peu dur dont vous pouvez voir la photo dans le Bibliothèque de l'Ordre.

Mais au moment de partir, d'être mobilisé, le col Claudine n'est pas loin.

Ce 2 septembre 1939, il écrit à sa mère et évoque sa sœur :

« En quittant Berthe à la gare, j'ai vraiment cru que j'allais flancher et que je ne pourrais pas m'arracher de ses bras. J'ai eu raison de ne pas vouloir que vous m'accompagniez. Je n'aurais pas eu la force de résister ».

Mobilisé dans les Alpes, Jacques s'enfonce dans ce temps de guerre,

qui est un temps de gare,

un temps,

où on attend.

Dans sa correspondance avec sa mère, il évoque ses « *coups de cafard* », prend des nouvelles du petit frère Claude, qui a perdu son bras dans un accident industriel, demande à ce qu'on lui envoie une anthologie de poèmes lyriques...

Ses soucis de justice sociale toujours présents, il se préoccupe, dans les lettres à sa famille, des pauvres de Labruguière.

Cité à l'ordre de la Nation, Jacques est décrit comme un « *jeune officier énergique et courageux qui n'a pas hésité à affronter le feu de l'ennemi pour remplir la mission qui lui était confiée* ».

« *Que les hommes sont stupides* », confie-t-il alors à sa sœur « *ils prennent pour de l'héroïsme ce qui n'est que le devoir* ».

Juin 1940, l'armée française qu'on disait la plus forte d'Europe...est balayée.

17 juin 1940 : un Maréchal de France parle à la France : « *C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat* ».

17 juin 1940 : un lieutenant d'infanterie écrit à sa mère :

« *Chère Maman, Jusqu'au dernier moment j'ai espéré la lutte jusqu'au bout. Maintenant c'est fini.*

Mais⁶

je ne perds pas courage. Je suis sûr que nous aurons bientôt notre revanche. Il faut nous y préparer avec courage et résolution. S'il le faut et si je le peux, j'irai peut-être me battre en Angleterre. Courage et confiance dans la France. Si je pleure, je ne désespère pas⁷. Je t'embrasse plus tendrement que jamais. Jacques »

Et le 18 juin 1940, Jacques écrit « *Chère Maman (...) Ne parlons pas de la catastrophe ! Un jour verra notre revanche. En attendant songeons à reconstruire ! Je ne sais ce que nous allons devenir. J'ai espérance qu'un certain nombre d'entre nous pourront passer en Algérie et de là en Angleterre pour combattre à nouveau* ».

Jacques n'ira cependant pas immédiatement en Angleterre.

Il revient d'abord dans le Tarn.

⁶ Nous soulignons

⁷ Nous soulignons

Puis, en novembre 1940, retourne dans cette zone nord...où il fait...plus froid.

Dans ce Paris qui, *Fluctuat et Mergitur*, bat pavillon Nazi.

Jacques revient au Boulevard de Beauséjour.

Boulevard qui comporte une particularité à Paris.

Face au « *petit train* » et au bois, il ne comporte pas de numéros pairs.

Comme son grand immeuble solitaire, Jacques alors vit seul : une vie sans vis-à-vis.

Et à la fenêtre de son appartement, la vieille dame de fer fait grise mine.

Sur ses 10 mille tonnes de ferraille, Jacques ne voit que ces quelques centimètres carré de tissu qui dansent entre le deuxième et le troisième étage.

Ce grand appartement avec vue sur Tour Eiffel est devenu un appartement avec vue...sur croix gammée.

Du côté du 21, boulevard de Beauséjour, derrière les façades, le voisinage change de visages.

Dans le Jardin du Ranelagh, la statue de Jean de Lafontaine est fondue pour aider à l'effort de guerre allemand.

Jacques ne croisera plus Henri Bergson qui vient de mourir au 47 du Boulevard,

Mais de l'autre côté du Jardin

dans l'hôtel particulier du 24 avenue Raphaël,

à 5 minutes,

à 500 mètres,

c'est le Général Von Schaumburg,

bientôt commandant du Grand-Paris,

qui prend ses quartiers⁸.

⁸ V. Cécile Desprairies, « *Ville Lumière, Années Noires, Les lieux du Paris de la Collaboration* », Denoël, 2008, p. 198, p. 304

Et ce ne sont pas des promenades dans Paris qui permettront à Jacques de se changer les idées, de lui rappeler sa jeunesse.

Son quartier d'étudiant...n'est plus ce qu'il était.

A l'angle du Boulevard Saint-Michel et de la Place de la Sorbonne,
face au Lycée Saint-Louis,

ce n'est pas une nouvelle antenne de la librairie Gibert que Jacques voit s'ouvrir.

Il ne voit pas davantage cette boutique que les Sorbonnards croisent aujourd'hui, cette boutique de prêt-à-porter américain.

Non ! c'est une librairie de *prêt-à-penser* nazi,

la sinistre Librairie Rive Gauche que les Parisiens appellent déjà la librairie de la Rive Gauche du Rhin.

Jacques continue sa promenade dans Paris...

A la fin du Boulevard Saint-Germain, Jacques s'aperçoit que le Palais Bourbon a revu toute sa décoration.

Les deux Van Dongen du bureau de Papa ont disparu depuis longtemps.

Mais dans l'hémicycle, les oriflammes nazis s'étendent sur les oripeaux du parlementarisme.

La Chambre, qui n'a jamais été aussi *basse*, prend des airs d'assemblée...« *nationale-socialiste* ».

Devant la façade, les statues d'Athéna et de Thémis se voient assigner une bien triste tâche : monter la garde de cette banderole lisible depuis la Rue Royale, qui se déploie sur toutes les colonnes :

« *Deutschland siegt an allen Fronten* ».

« *L'Allemagne triomphe sur tous les fronts* ».

Et si pour Bertolt Brecht, une provocation est « *une façon de remettre la réalité sur ses pieds* »,

pour ses ennemis nazis aussi.

Car, l'Allemagne triomphe... sur tous les fronts.

Roosevelt reste neutre et fait de son pays la plus grande Suisse du Monde.

Quant à Staline, c'est encore le loyal cocontractant du pacte qui le lie à Hitler.

En février 1941, le débarquement ?...c'est le « *jour le plus loin* ».

Et au bout du Quai d'Orsay,

Si après le pont de l'Alma, on vient de baptiser le quai Branly,

la Résistance, entre l'avenue Bosquet et l'avenue Rapp, n'a pas encore de place à son nom.

Car la Résistance n'a pas sa place

et d'ailleurs n'a même pas encore de nom.

Il s'agit encore dans la bouche de ceux qui ne peuvent plus se contenter de parler⁹, de « *faire quelque chose* ».

...« *Faire quelque chose* »...

Ce « *quelque chose* », qui est tout, Jacques va le faire à l'Organisation Civile et Militaire¹⁰.

Ce mouvement est alors un petit mouvement.

Certains des responsables de cette organisation, qu'il reste à organiser, ont des idées pour le moins très à droite à l'opposé des idées de gauche de Jacques.

Mais pour Jacques, qu'importe !

Pour lui qui avait souligné dans un de ses livres qu'on juge une personne sur ce qu'elle fait et non sur ce qu'elle dit¹¹, pour lui qui écrira au Général de Gaulle : « *l'estime que l'on porte à un homme dépend de son caractère et non de ses idées*¹² »

⁹ Sur l'engagement des pionniers de la Résistance on se reportera à Julien Blanc, « *Au commencement de la Résistance – du côté du Musée de l'Homme* », 1940-1941, Seuil, 2010.

¹⁰ Sur le mouvement voir notamment : Calmette, « L' "O.C.M", ORGANISATION CIVILE ET MILITAIRE – Histoire d'un Mouvement de Résistance de 1940 à 1946 », PUF, 1961, coll. Esprit de la Résistance ; G. Piketty, « *Organisation civile et militaire* », in Dictionnaire historique de la Résistance, dir. F. Marcot, avec la collaboration de B. Leroux et Ch. Levisse-Touzé, p. 135 à 138 ; on notera qu'en dépit de son importance, aucune thèse n'a été consacrée au mouvement.

Dans un appartement de la Rue Méchain on se réunit avec ces intellectuels de la bourgeoisie parisienne :

Maxime Blocq-Mascart : l'économiste

Jacques Arthuys : l'industriel

Le Colonel Touny : l'ancien Major de Saint-Cyr.

Avec Jacques Henry Simon, l'OCM a trouvé son avocat.

Un avocat aux Conseils qui sait que les écrits sont présumés coupables,
qui sait qu'on ne s'arrête pas à un arrêt.

Que ce qui est imprimé ne doit jamais faire impression,

Que Vichy ne fait pas la Loi, qu'il fait sa loi

Lui qui a soutenu une thèse intitulée « *Essai de quelques idées sur la notion de légalité particulièrement au Droit positif français* ».

Lui qui manie cette distinction si chère à sa profession.

Qui sait que si pour beaucoup, Vichy édicte du droit...

pour lui...c'est du fait.

Et Jacques ne veut plus rester dans cette catégorie décrite par Jankélévitch des hommes qui se contentent de conjuguer le verbe s'engager¹³.

Maître Simon s'engage, continue d'attaquer, se maintient... quand il y a tant de désistements.

Et comme il le faisait à la Conférence, Jacques motive, rapidement, et finit...par voter « Non ».

Et il entraîne avec lui Jacques Rebeyrol¹⁴, son ami, et fait de son frère de Conférence un frère de Résistance.

¹¹ La phrase est, dit-on, soulignée, dans un des ouvrages de sa Bibliothèque.

¹² Rapport au Général de Gaulle, 3 AG 1/278 (264-303)

¹³ « *Farceur et fanfaron, celui qui s'engage à s'engager et, fuyant l'engagement tout court parce que l'engagement tout court l'engagerait à quelque chose, se dérobe et fait retraite d'exposant en exposant : son propos n'est pas de s'engager effectivement, mais de conjuguer le verbe s'engager.* » Jankélévitch, *Le Je-ne-sais-quoi et le presque-rien*, 1957, p. 243, cité par Cynthia Fleury, Table Ronde « Resister, Dire non hier et aujourd'hui », Forum universitaire de l'Ouest Parisien.

A l'OCM Jacques s'engage dans des missions civiles et commence alors une activité de renseignement.

Jacques collecte des informations qu'il fait parvenir à la France Libre par le réseau de la Confrérie Notre Dame.

Il le fait dans son appartement de Beauséjour.

Dans cette tâche, il est aidé chaque matin par Vera Makarov, qui avait fui sa Russie natale pour devenir mannequin pour grands couturiers,

Vera Makarov qui devint ensuite la Princesse Obolenski,

pour enfin devenir *Vicky*¹⁵ et accéder à la noblesse du courage en devenant, dans la Résistance, la secrétaire de Jacques Henry Simon.

Jacques, bien vite, décide de partir pour Londres, sans associé resté à Paris pour s'occuper de sa clientèle.

Alors, comme Léon Labbé administra la charge de François Lyon- Caen,

Comme André Mayer administra la charge d'André David et celle de Feldman,

Comme Maurice Hersant rédigea les mémoires de Pierre Lévy-Falco¹⁶,

René de Lavergne, qui aimait à dire qu'un « *dossier ne vaudra jamais l'amitié d'un confrère*¹⁷ », de la même manière qu'il écrivait des poèmes sous le feu de la Crête des Eparges¹⁸ en 1914, rédige les mémoires de Jacques.

Pour Jacques, il n'est pas facile d'avoir un avion.

On lui préfère Fernand Grenier pour une autre mission.

Et Jacques ne peut repartir facilement.

¹⁴ Il consacra à son ami un hommage bouleversant en 1949 lors de l'Assemblée générale de l'association amicale des secrétaires et anciens secrétaires de la Conférence du stage des avocats aux Conseils. Le texte est reproduit dans un livre hommage à Jacques Rebeyrol : « *Jacques Rebeyrol, 1909 - 1951. Réunions de quelques souvenirs concernant J. Rebeyrol* ».

¹⁵ Voir « *Vicky Obolensky (1911-1944), Souvenirs et témoignages* ».

¹⁶ V. sur ce point L. Boré, « Eloge du Président Maurice Hersant », Discours de rentrée solennelle prononcé le 9 décembre 1997.

¹⁷ V. Charles de Chaisemartin, « Evocation du Président René de Lavaissière de Lavergne » prononcé le 12 décembre 1989, à l'occasion de l'Assemblée générale de l'Association amicale des Secrétaires et Anciens Secrétaires de la Conférence du stage des Avocats aux Conseils

¹⁸R. de Lavaissière de Lavergne, présenté par Etienne de Vaumas, « *Souvenirs d'un Artilleur et Pilote de la Grande guerre* », 1914-1918, éditions de l'Officine, <http://www.artilleuret pilote.fr/>.

Il doit attendre la nouvelle lune seule condition viable de vol pour ces avions qui tous feux éteints quittent le brouillard parisien pour le soleil londonien.

Jacques finit par arriver à Londres en mars 1943 depuis un bateau pris en Bretagne pour rencontrer les hommes de la France Libre.

Ambassadeur de l'Organisation Civile et Militaire, il vient établir un contact entre le Bureau Civil de Renseignement et d'Action, le fameux BCRA, c'est-à-dire les services secrets de la France Libre et le réseau de son Organisation en train d'être constitué.

Pendant ce temps, De Gaulle, isolé, doit faire face au Général Giraud qui a la faveur de Roosevelt.

Le Général de Gaulle doit gagner ses galons de général de France.

De Gaulle *un* général, doit devenir *le* Général.

Pour conjurer cette image d'apprenti dictateur aux yeux des alliés, De Gaulle doit pouvoir affirmer que derrière lui sont unis non seulement les Mouvements de Résistance, mais également ceux des partis politiques et des syndicats qui ont rejoint l'armée des ombres.

Indispensable, pour de Gaulle.

Impensable ! pour Simon...qui participe aux débats qui précèdent la formation du Conseil National de la Résistance.

Les Partis politiques sont pour lui responsables du désastre de 1940 et ceux qui ont voté les pleins pouvoirs au Maréchal Pétain¹⁹.

Pour Simon, les partis politiques n'ont donc pas leur place au Conseil National de la Résistance.

A Londres, Jacques va alors défendre les idées qu'il avait portées avec son mouvement dans les Cahiers de l'OCM.

¹⁹ Voir Rapport au général de Gaulle, Archives nationales, références précitées ; voir aussi, H. Queuille, « *Henri Queuille, Journal de guerre Londres-Alger (avril 1943-juillet 1944)* », présenté et annoté par Hervé Bastien et Olivier Dard, préface du professeur Serge Berstein, Plon/Fondation Charles de Gaulle, 1995, p. 79.

Les cahiers de l'OCM, ces fascicules 12,5 x 17²⁰ de plus de 300 pages, tirés à 3000 exemplaires²¹, fruits de ces tempêtes sous crânes en plein cyclone qui ont fait de son mouvement de Résistance un véritable mouvement de pensée.

Une pensée notamment constitutionnelle qui 30 ans avant la décision Liberté d'Association, 70 ans avant l'instauration de la Question Prioritaire de Constitutionnalité formule que « [si] certains articles [de la Déclaration de 1789] sont des constatations de principes dictés par la logique, le bon sens, la justice ou l'expérience », « d'autres sont des affirmations à réaliser²² ».

« Ces grands mots qui inspiraient la Constitution, poursuit ce texte : liberté, égalité, fraternité, si beaux qu'ils soient dans leur concision, demandent à être précisés dans des conditions que seul l'exercice de ce qu'ils représentent fait apparaître ».

On y défend l'élection du Président de la République au suffrage universel direct, un « régime présidentiel tempéré²³ », un exécutif monocéphale avec droit de dissolution au Président de la République mais qui ne serait pas responsable devant la Chambre.

Et la création d'une Cour constitutionnelle²⁴.

Un projet que les constitutionnalistes d'aujourd'hui reconnaissent comme « un des textes les plus originaux et les plus intéressants écrits alors, notamment dans sa tentative de concilier les mécanismes du régime présidentiel et ceux du régime parlementaire²⁵ ».

Simon est un Résistant mais aussi un Révolutionnaire et avec ses compagnons il affirme qu'« une révolution française n'aura pas à modifier une Constitution. Elle aura à en promulguer une²⁶ ».

²⁰ v. C. Bellanger, « Histoire générale de la presse française – tome 4, de 1940 à 1958 », PUF, 1975, p. 138.

²¹ G. Piketty, « Organisation civile et militaire », in Dictionnaire historique de la Résistance, dir. F. Marcot, avec la collaboration de B. Leroux et Ch. Levisse-Touzé, p. 135 à 138, précité.

²² voir J.E Callon, « Les projets constitutionnels de la Résistance », La documentation française, 1998, notamment p. 80 ainsi que Monsieur Blocq-Mascart, « Chroniques de la Résistance – suivies d'études pour une nouvelle Révolution française par les groupes de l'OCM », 1945, Corrèa ; voir aussi Taÿ, « Le régime présidentiel et la France : étude d'histoire des idées juridiques et politiques », Sirey, 1967.

²³ Ibid.

²⁴ ibid

²⁵ Ibid.

²⁶ Cahiers de l'OCM. Ces textes sont collectifs. Selon Arthur Calmette, la partie juridique est rédigée par Jacques Henry Simon, voir : « L'Organisation civile et militaire. Histoire d'un mouvement de Résistance, de 1940 à 1946 », Presses universitaires de France, 1961

A Londres, au début du printemps 1943, en présence de Bingen, de Tony Mella et de Sereulles, Simon rencontre Moulin.

Simon refuse « *d'apporter sa collaboration au Comité National Français et la limitera à l'action paramilitaire²⁷* ».

Il propose aussi un Constitution... *octroyée*.

Il faut selon lui promulguer au plus vite une Constitution.

Moulin objecte : « *une telle décision serait certainement mal interprétée et suspecte d'esprit... fasciste* ».

Alors Jacques va montrer la grandeur, la vraie, celle des grands, des épris de vérité et de justice, la force de reculer pour mieux s'élever : c'est-à-dire *admettre*.

Simon répond à Moulin: « *le principe de la création d'un Conseil de la Résistance groupant tous les représentants des partis politiques et les mouvements de résistance peut être admis par l'OCM²⁸* ».

Jacques rentre à Paris.

Le 27 mai 1943, rue du Four, Jaques représente au Conseil National de Résistance²⁹ ce qui n'est plus les quelques habitués de la rue Méchain mais est devenu un mouvement de 65.000 hommes et femmes, le plus important mouvement de résistance de zone nord

Jacques retourne à Beauséjour où est désormais son cabinet.

Jacques, toujours professionnel libéral, n'est toujours pas un libérateur professionnel.

Sans aucune formation d'agent secret, Jacques doit faire face à ce droit néo-barbare qui réhabilite la Responsabilité collective, qui livre une guerre sans foi ni loi aux Résistants.

²⁷ Voir J. Baynac, « *Présumé Jean Moulin – Juin 1940 –juin 1943* », p. 560, 2007 ; procès-verbal de la discussion micro-filmé aux Archives Nationales : AN 3 AG 2.

²⁸ *ibid*

²⁹ Sur l'unification voir notamment, L. Douzou, « *La Résistance unifiée en 1943* », in Jean Moulin et son temps (1899-1943), Jean Sagnes (dir.), Presses Universitaires de Perpignan, 2000, p. 135-145,

Il a appris à remonter les rues dans le sens inverse des voitures comme le font les Résistants pour éviter de se faire enlever par l'une d'elles

mais il ne change pas sa paire de lunettes et, en hiver, ne quitte jamais ce manteau de fourrure qui le rend si tragiquement célèbre du côté de la Rue des Saussaies³⁰.

Fin mai 1943, la Gestapo arrête un de ses adjoints.

Elle le fouille et trouve cette lettre trop bavarde :

« *Jacques Henry Simon, 21 boulevard de Beauséjour* ».

Sans attendre, les hommes de la Gestapo se précipitent à l'appartement.

Aujourd'hui ce n'est pas du passage du petit train dont les murs tremblent.

Non c'est le bruit de fauves en cage d'escalier qui grimpent au 6^e étage.

Ils entrent dans l'appartement et trouvent la mère de Jacques venue rendre visite à son fils.

Ils veulent une photo.

Partout, ces hommes foulent au pied les arrêts, les pourvois, les courriers des clients.

Sa Mère se réfugie dans la petite sale d'eau, à cinq mètres de l'entrée :

dans sa main la photo de son fils, elle la déchire...

et elle l'avale.

Elle sera incarcérée une semaine à Fresnes.

Et pendant ce temps, Jacques ?

Il a été retardé : il a rencontré une ancienne secrétaire avec qui il évoque quelques souvenirs, le si bon vieux temps.

La gardienne de l'immeuble quitte sa loge occupée pour le prévenir.

³⁰ V. plus généralement sur le « quotidien » du Résistant, G. Piketty, « *Résister – les archives intimes des combattants de l'Ombre* », Ed. Textuel, 2011, préf. Raymond Aubrac.

Jacques remonte le Boulevard à bicyclette, se poste au restaurant de la Gare de la Muette au début du Boulevard,

il aura le temps de sauver ses compagnons de lutte héroïque qui venaient le rejoindre.

Jacques quitte alors le Boulevard de Beauséjour.

Il va trouver refuge chez son ami et son confrère à la Cour d'appel Georges Debray.

31 Mai 1943 : De Gaulle atterrit à Alger, nouvelle capitale de la France Combattante.

Il est désormais fort du soutien de la Résistance qui ne se contente plus de se « *mettre en rapport*³¹ » avec lui, mais qui *s'est réunie*³² à lui.

De Gaulle entend doter la France Combattante d'un organe législatif : l'Assemblée Générale Consultative.

Jacques Henry Simon, notre homme de Paris, prend alors, lui aussi, le chemin de Notre Dame d'Afrique.

Et d'abord l'Espagne, passage périlleux mais passage obligé.

En gare de Bayonne, un de ses confrères se trouve là.

Son ancien patron Edmond Coutard, devenu entre temps Président de l'Ordre, a envoyé ce confrère se réfugier en zone sud.

Pierre Lévy-Falco fait semblant de ne pas reconnaître son confrère.

Timidité ? Fatuité ?

Non...

Juste ce désir de ne pas le compromettre, la solidarité passive de deux confrères persécutés³³.

³¹ Référence à l'appel du 22 juin 1940

³² Référence à l'appel du 22 juin 1940

³³ Témoignage du Président Jacques Boré

Après un séjour forcé de six semaines au camp de concentration de Miranda, Jacques s'arrête à Casablanca.

Il rend visite à sa tante Rose.

Au moment de partir elle a ses mots « *Que Dieu te protège !* ».

Jacques refuse cette protection.

Fidèle à ses idées, Jacques reste le libre penseur qui écrivait dans la préface de sa thèse :

« Ce besoin d'un absolu, c'est-à-dire d'une base fixe à partir de laquelle l'esprit puisse enchaîner logiquement tout l'univers est un des besoins les plus remarquables de la pensée et la raison pour laquelle probablement elle ne le trouvera jamais³⁴ ».

Il refuse donc sur son épaule la main providentielle, pour lui qui « *n'y croyait pas³⁵* ».

Pour lui qui ne croit qu'en *Son* père...qui est aux Cieux.

Simon parvient à Alger.

Jacques, nommé membre de l'Assemblée Consultative par le général De Gaulle assiste, un peu hébété, au spectacle des jeux de couloirs, des manœuvres, des Résistants de l'avant-dernière heure venus se faire une place au Soleil d'Alger.

Jacques Henry Simon, lui, avait pris le nom de Sermoy.

Et pour Jacques, aucune équivocité, dans Sermoy, le « MOI », l'auteur de l'injonction, c'est la France³⁶.

Jacques continue néanmoins de défendre ses idées.

Dans son appartement londonien, il rédige deux rapports pour le Général de Gaulle.

³⁴ Jacques Simon, « *Essai de quelques idées sur la notion de légalité particulièrement au Droit positif Français* », 1934, J. Morax, p. 6.

³⁵ Louis Aragon, « La Rose et le Réséda », publié en mars 1943.

³⁶ V. SERMOY, Lettre au Général de Gaulle, 14 octobre 1943, (jour de son départ d'Alger) : « *En ce qui me concerne plus personnellement, j'espère que vous saurez un jour que fidèle à une tradition de famille je n'ai pas d'autre but que de servir mon pays. Ce n'est pas pour rien, croyez-le, que je reste par l'esprit le fils d'un ministre de Clémenceau* », Archives du général de Gaulle, référence précitée.

Il dénonce alors cette catégorie de personnes qu'il appelle « *la sorte d'homme qui font de l'action secrète pour se faire connaître*³⁷ ».

Jacques Henry Simon, toujours défenseur d'un régime présidentiel à la française lui écrit que : « *L'ignominie de Vichy ne doit pas faire oublier les graves erreurs qui ont précisément permis l'instauration de Vichy*³⁸ ».

Simon se fait également l'avocat des mouvements de Résistance de zone nord, dont il rappelle qu'elle est « *la plus courageuse et la plus désintéressée*³⁹ », mouvements qui doivent à ses yeux subir un meilleur sort que les mouvements de zone sud.

Et à juste titre car si la zone libre n'a jamais été vraiment libre la zone occupée elle était bel et bien occupée.

Simon se fait à nouveau l'avocat des mouvements de Résistance face aux partis politiques.

Pour Simon, écrit-il : « *il ne suffit pas qu'un homme politique se soit déclaré contre les Allemands ou contre Vichy pour qu'il puisse de ce seul fait être considéré comme Résistant. Il [faut] encore qu'il ait pris le risque d'une action personnelle et ne pas s'être contenté dans le silence d'un cabinet de rêver d'une constitution meilleure*⁴⁰ ».

Les idées constitutionnelles de l'OCM vont encore une fois être soutenues par Simon : un Président élu au suffrage universel direct⁴¹, un Président fort.

Et celui-ci, jamais à court d'arguments d'écrire au Général, à Londres, fin novembre 1943, dans un ultime baroud.

De lui adresser ce conseil qui ne restera pas lettre morte :

« *Mon Général, (...) on ne vous voit [pas], dans une présidence purement honorifique de la République*⁴² ».

En ce mois de décembre 1943, Jacques rentre à Paris et prend des nouvelles de sa famille toujours dans le Tarn.

³⁷ Archives Nationales, Rapport au général de Gaulle, 27 novembre 1943, précité.

³⁸ Rapport au Général de Gaulle

³⁹ Archives Nationales, Lettre à Gaston Palewski (qui fut directeur de Cabinet du Général de Gaulle de 1942 à 1946) en date du 13 novembre 1943, AN.

⁴⁰ Rapport précité.

⁴¹ Rapport au Général de Gaulle, précité.

⁴² Rapport au Général de Gaulle, précité.

Un enfant est attendu chez son frère Claude.

Jacques entend bien imposer ses vues à mère nature et à la future mère.

Il a ses idées sur l'enfant à naître :

A l'approche de la nouvelle année, Jacques écrit à sa propre mère, à *Mouta* :

« J'espère que ce sera un garçon et qu'il s'appellera Antoine-Henry-Clément-Jacques-Claude. Ce sera mon filleul ».

Et d'ajouter : *« Je sais que nous nous reverrons bientôt. Je serai près de toi pour mon 35^e anniversaire »*

Et d'ajouter entre parenthèses deux mots, avec cette nostalgie un peu arrogante de ceux qui viennent de *« perdre le droit de se dire jeune⁴³ »*...

« hélas déjà ! ».

Mais parce que la flamme de la Résistance ne s'éteindra pas.

Les 35 bougies de Jacques, non plus.

Jacques vit désormais chez le Docteur Richier, au 51 avenue Bugeaud.

Ce chirurgien lui a donné la chambre de son fils parti à la campagne.

Ce chirurgien plasticien est intervenu sur son visage, pour que ses prédateurs ne le reconnaissent pas...pratique sur lui de la chirurgie *« pro-âge »*...celle qui permet de vieillir.

Leperq, Touny, Rouzée, Berthelot, Gallois, Rebeyrol, l'OCM perd ses têtes.

Ce 5 avril 1944, Jacques se rend place de l'Opéra pour acheter une cravate pour le Général de Gaulle et des bijoux pour Madame de Gaulle.

De loin, du haut du Palais Garnier, les bustes de Mozart et de Beethoven se réjouissent déjà du retour prochain de Jacques et du départ d'un grand amateur de Tannhäuser qui ne viendra plus traîner ses bottes⁴⁴.

⁴³ Ingeborg Bachmann, *« La trentième année »*, in Actes Sud, Œuvres, 2009

⁴⁴ Le 23 juin 1940, Hitler commença sa visite de Paris par le Palais Garnier v. Cécile Desprairies, *« Ville Lumière, Années Noires, Les lieux du Paris de la Collaboration »*, Denoël, 2008, p. 198

Mais c'est bien impuissants qu'ils assistent à la scène.

La Gestapo arrête Maître Simon et le Docteur Richier⁴⁵.

Un ami d'enfance, un Résistant à la fin mystérieuse, les a dénoncés.

La main gantée s'est abattue

Jacques,

34 ans,

Encore en bonne santé,

est un mourant.

Jacques est alors emmené rue des Saussaies.

Et dans le même temps ?

le goût simple de la vie, cette joie qu'on a construite à grands coups de malheurs, débarquent à Omaha Beach.

Les « *sanglots longs des violons* » sont en mode majeur.

Et déjà le village Parisien se met en habit de fêtes.

Paris se prépare.

L'avenue des Champs-Élysées a déjà ressorti sa robe,

celle-là même que Jacques lui avait mise de côté,

la plus belle,

la « *bleu-blanc-rouge* ».

Mais Simon outragé, brisé, martyrisé...ne sera pas libéré.

Dans l'avenue qui porte le nom du Maréchal Foch, la Gestapo l'interroge.

La « *baignoire* », pour lui aussi.

Jacques va alors assurer la défense de ses compagnons de Résistance.

45

Il va leur offrir sa plus belle plaidoirie :

il se tait.

Puis⁴⁶ commence la traque de sa mère, de son frère, de sa sœur qui croient encore l'aimer

alors que déjà,

ils l'aimaient.

Jacques Henry Simon meurt officiellement en 1944 au mois de juin, le 18⁴⁷.

Le 18 juin 1940, une radio libre diffusait ce refrain :

« *La France n'est pas seule, elle n'est pas seule ! elle n'est pas seule* »

Ce 18 juin 1944, Simon est seul, il est seul, il est seul.

Un groupement de quakers vient remettre à René de Lavergne un grand sac de toile de cachou, genre sac de marin, fermé avec des anneaux métalliques et une corde : lunettes cassées, pyjama bleu marine, linge de corps, écharpe, blague à tabac, les trois volumes de la vie de Talleyrand par Lacour-Gayet, un livre sur les grandes chasses

et les photographies de ses neveu et nièces.

Ses neveu et nièces qui l'ont accompagné jusqu'au bout,

qui ont vu le jour au cœur de la nuit,

qui, à interstices réguliers, ont amené le jour au cœur de *sa* nuit.

Henry, Corinne, pas encore Elizabeth qui naîtra après, et une photo de celui qui vient de naître qu'on venait de lui remettre,

le petit « Antoine-Henry-Clément-Jacques-Claude »...

⁴⁶ Sur l'hébergement de Jacques Henry Simon chez le Docteur Richier, son arrestation et sa détention v. « *Témoignage du Dr Jacques RICHIER, 51, avenue Bugeaud XVI^e, officier de la Légion d'Honneur – rosette de la Résistance – Croix de Guerre avec palme, recueilli par Madame GRANET le 20 décembre 1946* », AN ,72AJ/68/V, pièce 9, numérisé et consultable sur le site Internet des Archives nationales (via Internet Explorer exclusivement : <http://www.archivesnationales.culture.gouv.fr/chan/>, onglet "Fonds d'archives", puis "Documents en ligne" : "Comité d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale").

⁴⁷ Cette date qui figure sur l'acte de décès semble toutefois antérieure à celle qui résulte de différents témoignages qui situent sa disparition postérieurement au mois de juillet.

finalement une petite Catherine.

Pour Daniel Cordier, Jacques restera « *le plus intelligent*⁴⁸ » de l'Organisation Civile et Militaire.

Pour Jean-Louis Crémieux-Brilhac, l'« *un des chefs les plus remarquables*⁴⁹ » et « *évidemment promis à un grand avenir politique*⁵⁰ ».

Pour la France : Croix de guerre, médaille de la Résistance avec rosette⁵¹, Chevalier de la Légion d'Honneur.

Et pour sa mère, « *un enfant merveilleux dont le père avait exigé qu'il aille à l'école communale, afin qu'il connaisse mieux le sort des enfants moins bien partagés que lui, où il avait appris le goût de la lecture, le français sans faute et la chaleur humaine*⁵² ».

...Décembre 2011...

Dans la bibliothèque de son neveu à Labruguière repose un Jules Verne, Mathias Sandorf, avec ce cartonnage des éditions Hetzel, illustré par Léon Benett.

Sur la page de garde, au crayon noir, l'écriture d'un garçon de 17 ans.

Un poème intitulé « *Tout recommence dans notre vie* ».

« *Ceci est ma défense*

Contre mes ennemis

Quoi qu'on en pense

Rien n'est fini

Tout recommence

Dans notre vie

Je m'appelle Jacques Simon

⁴⁸ in « *Jean Moulin, la République des catacombes* », Gallimard, 1999, p. 367.

⁴⁹ In « *La France Libre* », tome 1, Folio, 1996, 2001, p. 694

⁵⁰ Témoignage

⁵¹ Attribuée à titre posthume par décret du 31 mars 1947 (J.O. du 26 juillet 1947), sur proposition du général Bonneau, délégué général des Forces françaises combattantes de l'intérieur.

⁵² C'est ce qu'elle dit à Paul Teitgen lorsqu'il l'interrogea à l'occasion de l'évocation qu'il prononça ; v. Paul Teitgen, Maître des Requêtes au Conseil d'Etat, « *Evocation de la mémoire de Maître Simon* », Conseil d'Etat, 8 mai 1971.

Ce nom sans doute ne vous dit rien
Mais je suis un bon garçon
Et à tous, je ne vous veux que du bien
Plus tard mon nom sera célèbre dans l'Histoire
A vrai dire j'ignore comment...
Serai-je amiral ou camelot de foire ?
Dentiste, cuisinier ou grand savant ?
Nul doute ceci est un point d'interrogation
que je pose en dilemme
Il aurait mieux valu qu'il fût d'exclamation
On aurait évité le problème,
Dans la vie voyez-vous tout est incertain
Alors amusons-nous
ne soyons pas crétins
Ville d'Esprit (Utopie), 18 février 1927

Jacques, tu ne deviendras ni camelot de foire, ni dentiste,

Tu deviendras avocat aux Conseils.

Et si bien vite on t'interdira de figurer aux Grands Arrêts,

on ne réussira pas à t'empêcher de figurer parmi les Grands Hommes.

Ton nom sera inscrit bientôt au Conseil d'Etat, une salle portera ton nom aux côtés de celle de ton confrère François Lyon-Caen entré dans l'Ordre, sous la Présidence d'Edmond Coutard en 1941, et qui fut assassiné à Auschwitz en 1944.

Jacques ces honneurs...

qu'on t'avait gardés...

te seront *rendus*.

Au Conseil d'Etat demain,

Et à la Cour de cassation aujourd'hui.

Et si tu fais un tour par le Boulevard de Beauséjour, tu verras, c'est incroyable, comme depuis 1944, *tout a changé*.

Ton utopie ?

Notre Réalité.

Je ne te parle pas du petit train qui ne sifflera plus ou de la gare de la Muette où tu t'étais réfugié qui est devenu un restaurant à la mode.

Non ! si tu viens dans le Jardin du Ranelagh, celui de ton enfance...

Regarde les têtes blondes ! comme les têtes brunes ! tirer sur la corde de leur balançoire pour cueillir leur petit coin de ciel bleu.

Toi, qui t'es appelé Jacques, Jacques Henry, SERMOY, Jean SANTERRE, CLEMENT...mais qui ne t'appelleras jamais Papa

Toi dont le cœur de père restera à jamais réserviste,

Ces cœurs battants sous duffle-coat,

Ces enfants, ce sont tes enfants.

Aujourd'hui, les seuls manteaux noirs qui s'en prennent à l'imposante nouvelle statue de Jean de Lafontaine, sans doute animés par quelque vieille rancune, sont d'inoffensifs corbeaux.

Les pelouses elles, sont désormais autorisées...à tous.

Eluard avait raison :

« C'est la douce loi des hommes

De changer l'eau en lumière

Le rêve en réalité

Et les ennemis en frères ».

Alors interroge donc ces collégiens assis sous le kiosque à musique !

Demande-leur le premier mot que leur évoque ce mot composé : « *franco-allemande* » !

Ils ne te répondront pas : « *guerre* »...

ils te répondront « *amitié* ».

Non Jacques, tu n'es pas entré dans les histoires qu'on raconte,
ni dans celles qu'on ne raconte pas.

Tu es entré tout entier,

corps et âme,

dans les vies qui se vivent,

celles que nous vivons.

Aujourd'hui avocats, avocats aux Conseils, nous allons, plus confortablement que toi, arracher, conquérir les libertés, une à une.

Toi, qui as donné le tout, pour le tout,

au prix de ta vie, tu les as toutes conquises.

Ces libertés que tu as conquises : elles sont à Paris, à Labruguière, à Bruxelles...

Jacques, quand nous t'appelons, de partout on nous répond :

« *il est là !* »

Tes ennemis ont disparu !

Toi, tu es partout !

Toi, Jacques Henry Simon,

avocat au Conseil d'Etat à la Cour de cassation,

mort pour la France,

à jamais,

Présent !⁵³

⁵³ Mes chaleureux remerciements à Madame Catherine Pélissier, Madame Corinne de Plinval, Madame Elizabeth Simon, Monsieur Henry Lasbordes, nièces et neveu de Jacques Henry Simon et à Monsieur André Guillemet, cousin de Jacques Henry Simon pour leur concours indispensable et leur accueil.

A Monsieur Guillaume Piketty, Directeur de recherches - Centre d'histoire de Sciences Po Paris, Research Scholar, Yale University, pour avoir été depuis le début, et jusqu'au bout du projet, un phare dans cette entreprise, pour sa disponibilité, et pour tout le temps qu'il m'a généreusement consacré,

A tous ceux nombreux qui m'ont aidé dans ce projet.